

Le Haut-Zambèze

M. F. Coillard

Citer ce document / Cite this document :

Coillard F. Le Haut-Zambèze. In: Le Globe. Revue genevoise de géographie, tome 36, 1897. pp. 173-179;

doi : <https://doi.org/10.3406/globe.1897.2051>

https://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_1897_num_36_1_2051

Fichier pdf généré le 09/05/2018

solide qui contient un volume donné (celui du noyau à l'instant considéré) sous la surface la plus grande possible est le tétraèdre régulier. La terre aura donc la tendance à prendre la forme d'un tétraèdre dont les arêtes devront se manifester à la surface de la forme sphéroïdale de la terre.

M. de Girard indique quelques considérations qui confirment sa thèse et ne dissimule pas non plus les objections d'ordre géologique qui sont en désaccord avec elle, spécialement la forme allongée de l'est à l'ouest qui fut, pendant la plus grande partie des temps géologiques, celle des continents terrestres comme elle est encore celle des *bandes* sur les grosses planètes, Jupiter et Saturne.

Une intéressante discussion entre MM. Bouthillier de Beaumont, les professeurs Thury, de Girard et le Président a suivi cette très savante communication, écoutée avec un vif intérêt et qui a terminé d'une façon remarquable la série des séances ordinaires de la Société de géographie de l'hiver 1896-1897.

SÉANCE EXTRAORDINAIRE DU 26 AVRIL 1897

Présidence de M. le prof. Raoul GAUTIER, Président.

Le PRÉSIDENT présente à l'assemblée réunie dans l'amphithéâtre de l'Athénée M. F. Coillard, M. C. missionnaire, que la Société de géographie a eu le privilège d'entendre il y a seize ans passés et qui, depuis une quarantaine d'années, voue son infatigable activité à l'évangélisation et à l'exploration de l'Afrique australe. M. Coillard est peut-être aujourd'hui l'Européen qui connaît le mieux l'Afrique méridionale.

Communication de M. F. COILLARD :

LE HAUT ZAMBÈZE. (Résumé.)

Après avoir gracieusement exprimé son regret de ce que depuis seize ans qu'il était membre de la Société de

géographie il n'avait encore rien fait pour elle, M. Coillard s'est félicité d'avoir eu, il y a deux ans, la visite d'un de ses membres, un Genevois qui, dit-il, lui a été comme une bouffée de l'air rafraîchissant des montagnes. Dans l'isolement moral où vivent les missionnaires, l'apparition d'un homme blanc est un événement, et celui-ci apportait, outre ses grandes qualités d'explorateur, le charme de son intelligence et de son caractère. Il n'est pas besoin de nommer M. Alfred Bertrand, dont les intéressants récits de voyage sont dans toutes les mémoires.

Pour M. Coillard, qui n'est pas un explorateur de profession, mais qui a vécu la meilleure partie de son existence dans le sud de ce continent africain encore si peu connu, c'est une jouissance d'avoir l'occasion d'en parler, et de chercher à le faire aimer.

L'Afrique n'a pas d'histoire; les documents y font défaut. Rien ne peut guider les recherches des archéologues, car il n'y a pas de monuments; les cabanes de roseaux des indigènes disparaissent comme leurs habitants, sans laisser de trace. Seule l'étude des langues et des traditions peut fournir quelques indices. La population de l'Afrique méridionale se divise en trois grandes familles; les Hottentots à l'ouest, les Zoulous à l'est, et au centre les Béchuanas, comprenant les Bassoutos du Lessouto, et les Baphélis du Transvaal, qui ont le mieux conservé la langue originelle dans sa pureté. C'est d'un groupe de cette famille que M. Coillard va nous entretenir, en nous esquissant ses voyages.

Il y a 49 ans il était au nord du Limpopo, dans le pays de Mashona, contrée encore inconnue et pleine de dangers. Lui et son escorte furent enlevés par le farouche Lobengula, et retenus prisonniers pendant deux à trois mois, puis expulsés de son royaume. Ce pays était alors le théâtre d'atrocités indescriptibles.

Traversant le pays des Béchuanas, on arrive aux confins du désert de Kalahari, vaste plaine de sable aride où règne un silence de mort, sauf la nuit où retentissent les rugissements des fauves. Les seuls habitants sont quelques familles de Bushmen errants qui vivent de racines et d'insectes autant que de chasse. Au sortir de ce désert, on est

saisi par l'apparition du majestueux Liambae ou Zambèze aux flots bleus, se déroulant au pied de côteaux boisés, arrosant de vastes régions à perte de vue, et parsemé d'îlots verdoyants. A une soixantaine de milles en aval, ses bords se rapprochent, et il se précipite dans un abîme de 100 mètres de profondeur d'où ses eaux rejaillissent en vapeur colorée des teintes de l'arc-en-ciel (Victoria-Falls). En prenant pour point de départ le confluent du fleuve avec le Linyanti on remonte jusqu'à *Sesheke*, siège du gouvernement de la province. De là, 50 kilom. de navigation en pirogue entre des berges basses et dénudées où se jouent caïmans et hippopotames, vous amènent à la région des rapides qui s'étend sur un espace d'environ 90 kilom.; elle est sauvage, resserrée entre des collines couvertes de forêts où le gibier abonde : buffles, antilopes, sangliers, éléphants; c'est un paradis pour les chasseurs! Là, le fleuve roulant sur un lit de rochers, sa navigation est dangereuse et l'imagination populaire l'a peuplé de monstres, et surtout de serpents qui, dit-on, engloutissent pirogues et pagayeurs. Un de ces rapides porte le nom significatif de *Loshu* (rapide de la mort). Ces rapides se terminent en amont comme en aval par des cataractes; ce sont celles de *Ngonye*, si légères et gracieuses qu'on les compare au voile d'une fiancée. Le fleuve s'étale sur une largeur de 800 mètres, puis tombe d'une muraille de basalte de 25 à 30 mètres de haut pour s'élargir de nouveau en nappe de 200 mètres de largeur, tandis qu'une portion de ses eaux se fraie un chemin par les fissures des rochers et forme des chutes partielles.

En amont de ces cataractes, on navigue sur une eau calme et profonde, semée d'îles et rappelant les lacs d'Italie. La végétation y est luxuriante, puis on arrive à *Sénanga*, qui ferme l'entrée de ce qu'on appelle la *Vallée*. C'est une plaine assez dénudée qui a dû être jadis un lac; le fleuve la traverse et l'inonde tous les ans pendant deux à trois mois; à ce moment, qui est fort malsain, on ne voit surgir au-dessus des eaux que des termitières portant des hameaux et des champs. La capitale du royaume, *Lealuyi*, et la station missionnaire de M. Coillard, sont construites sur ces termitières et il a fallu faire de grands travaux de

terrassément pour les rendre habitables. Pendant l'inondation, ces habitations sont livrées aux soins des esclaves ; le roi, et tous ceux qui peuvent s'absenter, se retirent sur les hauteurs et se livrent à la chasse. Ces inondations qui fertilisent le sol, engendrent des fièvres pernicieuses qui, hélas, font de nombreuses victimes.

Dans la portion de son cours qui vient d'être décrite, le Zambèze a peu d'affluents. Depuis le *Linyanti*, on ne rencontre que des cours d'eau de peu d'importance et tous sur la rive gauche. D'abord la *Majile*, près de Kazungula ; le *Loanja*, à mi-chemin entre Kazungula et Sesheke ; puis entre Sesheke et Léaluyi, le *Njoko*, le *Lumbe*, le *Rukachenje* où se trouve du minerai de fer, et le *Ruyi*. Dans la Vallée elle-même coule le *Ruena*, venant du nord et qui arrose un district riche en gibier.

M. Coillard a tenté de remonter le Zambèze jusqu'à sa source ; ce voyage lui prit du 6 mai au 15 juin 1895, mais il ne put parvenir que jusqu'à la hauteur du Luena vers 42° de latitude sud. Il passa par la ville de Libonda, ancienne résidence du roi Lewanika avant son avènement au trône. Les méandres du fleuve, toujours imposant, vous font traverser un pays de collines et de bois assez monotone. De ces bois, on voit émerger de nombreux indigènes qui viennent contempler l'homme blanc ! et probablement attendre ses libéralités. Après le petit ruisseau du Loeti venant de l'ouest, on trouve le Kabombo, à l'est, qui a une large embouchure. Le pays des Barotsés est dépassé ; on se trouve chez les Mamboë, dont les villages bordent le fleuve et, quoique assez propres, exhalent une forte odeur de poisson. Les femmes se livrent à la pêche, les hommes à la chasse de l'hippopotame, où ils déploient une adresse et une audace remarquables. Et le récit de leurs exploits qu'ils font volontiers est souvent d'un intérêt palpitant. Ces Mamboë, ainsi que les grandes tribus des Balundes, à la gauche du fleuve, et des Balubale, à droite, reconnaissent l'autorité du roi Lewanika, l'intelligent et puissant potentat qui règne à Léaluyi, et c'est à ses recommandations que M. Coillard dut de trouver comme guides chez les Mamboë deux petits chefs très avisés. Chez les Balubale, il reçut la visite assez étrange d'un gros chef,

Mosoandungà ; la conversation se faisait par l'entremise de cinq ou six personnes, chaque phrase devant être transmise plusieurs fois avant d'arriver au destinataire. Elle se termina quand le chef eut daigné accepter le présent d'une grande pièce d'étoffe.

A *Sapuma* s'arrête la navigation du Zambèze : une ouverture de 20 mètres s'ouvre dans une digue naturelle de roches basaltiques ; le fleuve s'y précipite comme un torrent bouillonnant et furieux. Il faut quitter les pirogues, les transporter péniblement et dépasser une seconde digue du même genre avant de retrouver une eau calme. En remontant pendant deux heures, à travers d'épais fourrés, le petit affluent qui porte le nom de *Kabako*, on arrive à une éclaircie, au pied d'une charmante cascade. Encore un jour de trajet et, après avoir dépassé le confluent de la Lumbala et de la Ruena venant de l'ouest, M. Coillard se trouva dans un pays populeux, chez le grand chef *Kakenga*. Mais ce sauvage reçut son visiteur avec force injures et menaces. Ses gens se livraient à des danses guerrières d'une signification inquiétante. Quoiqu'il fût aussi vassal de Lewanika, tout annonçait chez lui les intentions les plus perfides. A force de sang-froid et de diplomatie, M. Coillard parvint à le calmer ; les cadeaux d'étoffe jouèrent un grand rôle, quoique Sa Majesté se montrât fort difficile. L'entrevue se termina par une scène de transports quasi-épileptiques que joua ce potentat ; c'est, paraît-il, ainsi que les guerriers *Balubale* célèbrent leurs exploits. Échappés à ce danger et sachant qu'au prochain village les mesures étaient prises pour les massacrer, les explorateurs durent renoncer à pousser plus loin leur voyage.

Les pays que parcourt le Zambèze forment un royaume de la grandeur de la France. Au nord, il est borné par la frontière de l'État libre du Congo belge, à l'est par le désert de Kalahari, au sud par la rivière *Kafué* ; la frontière ouest vers le 20^e degré de longitude est contestée par les Portugais. Ce royaume, par un contrat nominal passé avec Lewanika, est censé sous la protection de l'Angleterre.

Les populations zambéziennes se composent de 25 à 30 tribus parlant chacune son dialecte. Leur pays habité par les *Barotsés*, avait été conquis au commencement du siècle

par les Bassoutos, conduits par le grand chef *Sebetoane*, que Livingstone trouva encore établi à Sesheke lors de son premier voyage. Après lui et son fils, la guerre civile désola le pays et les Barotsés reconquirent leur indépendance en massacrant leurs anciens maîtres, mais en conservant la langue que ceux-ci leur avaient imposée. Les Barotsés eux-mêmes ne sont pas les habitants primitifs de la contrée ; qui étaient-ils ? on l'ignore. M. Coillard est frappé des rapports de leurs coutumes et de leurs vêtements avec ceux des Banyais sur les bords de la Sabie, où se trouve encore le reste d'une tribu portant le nom de Barotsé. Une tradition fait, en effet, venir les Barotsés du pays de Mashona et des Banyais. Ils auraient émigré sous la conduite d'une femme, Mbuya Moamboa, et d'un chef, Iroala, et auraient fini par arriver, au moment de l'inondation, sur les hauteurs qui dominent la *Vallée*. Là, frappés du coup d'œil de ces termitières émergeant des eaux, ils y seraient restés en soumettant la population primitive.

Chacune des tribus zambéziennes a sa spécialité : l'une s'adonne à la médecine ou plutôt à la sorcellerie ; une autre, les Matébélés, travaillent le fer et sont arrivés, sur les indications des missionnaires, à fabriquer des clous, des bèches, etc. D'autres font de la vannerie, de la sculpture de bois, d'autres de l'agriculture. Tous sont intelligents et ont promptement su imiter les Européens pour la construction des maisons, le drainage des marais et autres travaux utiles. Le sentiment religieux est plus développé chez eux que chez aucune autre peuplade africaine du sud. Ils rendent un culte aux mânes des ancêtres, adorent un être suprême que symbolise le soleil, tandis que sa femme est symbolisée par la lune ; c'est elle qui a donné naissance aux animaux et à l'homme. Ils croient à la métempsycose ; chez certaines tribus, chacun choisit l'animal qu'il veut devenir et se l'assimile par une cérémonie dégoûtante qui consiste à avaler des vers de sa chair corrompue. Et dans les cérémonies, par exemple dans les deuils, on les voit imiter l'animal dont ils veulent revêtir le type. Ce sont des utilitaires ; en voyant une fleur, leur première question est : « Est-ce bon à manger ? » Et une plaine nue leur semble plus belle que des ombrages. Les femmes, à moins

que ce ne soient des princesses, n'ont pas le temps de s'orner : ce sont les jeunes hommes qui ont la coquetterie de la mode. Leurs coiffures sont extraordinaires ; ils se font des incisions au visage, se tatouent, se brisent ou se liment les dents. Un jeune homme qui aurait conservé toutes ses dents ne trouverait pas de femme.

La corruption des mœurs et les souffrances physiques et morales qu'endurent ces peuples sont profondément affligeantes. Ils ont une certaine insouciance, mais sont foncièrement tristes. Ainsi qu'ils le disent eux-mêmes : *leur cœur est noir!*— Pendant des siècles, l'Afrique a été le continent inconnu, mystérieux, auquel on arrachait ses enfants pour en faire des esclaves. Maintenant la transformation est rapide ; l'immigration européenne y prend de grandes proportions. Quel en sera le résultat pour la race noire ? Nous ignorons d'où elle vient et nous nous demandons où elle va !

Dieu veuille que son sort ne soit pas celui des Indiens d'Amérique ! Ce qui rassure, c'est la vitalité de cette race. Qu'étaient les Bassoutos il y a une soixantaine d'années ? Quelques hameaux dispersés dans les montagnes. En 1870, ils étaient 60,000 ; maintenant ils sont 260,000, sans compter les masses qui ont émigré. Et les mêmes faits se constatent partout. La race noire a donc un avenir ; il sera ce que la race blanche le fera. Pour le philanthrope chrétien, il y a donc là un sujet de préoccupation et un grand devoir à accomplir.

La communication de M. Coillard a été suivie de belles et instructives projections lumineuses.

NÉCROLOGIE

THÉODORE BENT

Le *Times* nous apporte la nouvelle du décès de l'un de nos contemporains qui ont marqué par leurs découvertes